

Patrick Lafontaine : un poète domicilié

Homa sweet home de Patrick Lafontaine. Éditions du Noroît,
88 p. (illustrations)

Thomas Mainguy

Rayonnement du cirque québécois

Numéro 227, juillet-août 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mainguy, T. (2009). Patrick Lafontaine : un poète domicilié / *Homa sweet home* de Patrick Lafontaine. Éditions du Noroît, 88 p. (illustrations). *Spirale*,(227), 48–49.

Patrick Lafontaine : un poète domicilié

HOMA SWEET HOME de Patrick Lafontaine

Éditions du Noroît, 88 p. (illustrations).

par THOMAS MAINGUY

On reproche parfois à la poésie, non sans raison, d'être en marge de la communauté à cause de l'apparence complexe de son langage ou, plus simplement, des prétentions qu'elle semble avoir sur son rôle dans l'univers de l'expression : elle se veut parfois une parole transcendante et révélatrice, adressée aux puissances de notre monde voilées par sa matérialité. Le troisième recueil de Patrick Lafontaine, *Homa sweet home*, convainc rapidement le lecteur du contraire en montrant que le poème est en mesure de réduire à son minimum l'écart avec la réalité concrète que l'exercice du langage creuse inévitablement. Lauréat du prix Émile-Nelligan en 1997, Lafontaine relève un défi étonnant et audacieux en prenant pour sujet poétique le quartier montréalais d'Hochelega-Maisonneuve, réputé pour sa tradition ouvrière et tous les lieux communs que celle-ci convoque : pauvreté, violence, aliénation, exploitation... Tout porte à croire que le poète s'est donné pour objectif de dire les beautés d'un univers que la misère garde secrètes.

La modernité nous a habitués depuis Baudelaire à ce type d'entreprise poétique qui a pour dessein de repérer le sublime encastré dans la vulgarité de l'existence humaine. Bien que le recueil *Homa sweet home* ne puisse être totalement soustrait de cette pratique désormais historique, il déjoue néanmoins les clichés associés à l'exaltation du mal et de la laideur qui insufflent au poème des tonalités complaisantes et sensationnalistes. La voix qui anime le recueil ne cherche pas à trafiquer les tribulations de ce quartier montréalais à l'avantage de sa sensibilité. Nul doute que Lafontaine refuse de

traiter la détresse sur un mode romantique, substituant le pincement de l'humour noir et de l'ironie à l'enthousiasme lyrique : « *je parque ma Nissan verte / la portière frotte / le trottoir j'ai vendu / mes disques pour un poulet / rôti je sors quelques sacs / de l'arrière les enfants / arrivent une partie / de Monopoly avant les hot / chickens je dois / de l'argent je vais / en prison je passe / mon tour je n'ai / plus faim* ». Même si Lafontaine ne

pire. » Cet amalgame des corps témoigne de la communion du poète avec son environnement (les lieux, les individus), de sorte que l'expression participe d'un certain lyrisme objectif. C'est ainsi que la parole revêt une forme d'immédiateté, car le monde semble se dire, par le biais du poète, tel qu'il est pensé et perçu sur les trottoirs d'Hochelega, sans renier sa violence et son langage cru : « *Hochelega-la-chick c'est toi / le*

Je considère Homa sweet home comme l'un des meilleurs recueils publiés par les éditions du Noroît dans les dernières années, tant pour son exploitation ingénieuse des ressources du langage qui, en ne s'éloignant jamais du réel, permet à l'écriture d'en dévoiler les replis, que pour le caractère soigné des formes, c'est-à-dire un vers calibré dont la subtilité brillante se mesure à l'aune de son revers : une prose mate et transparente.

se leurrer pas sur la nature subjective de ses poèmes (« *Mais si j'y pense bien, je n'ai jamais imaginé qu'un seul je* »), *Homa sweet home* conserve les traces d'un effort visant à décrocher l'espace intime du sujet afin de laisser intervenir les instances du monde qu'il fréquente. C'est ainsi que la frontière entre l'intériorité et l'extériorité perd son étanchéité : « *quand j'inspire tout un corps de femmes crie au viol dans la ruelle entre par ma bouche et suit le suivi jusqu'au cerveau se tait dans un bordel tapissé de velours rouge pour firmement mon crâne transforme l'horreur en don de soi rien n'a encore été dit chaque fois que j'as-*

soir les maisons s'allongent / tu ouvres le ciel / de tes cuisses l'alarme / ameute toutes les queues / entre les lèvres murmure / c'est toi que j'aime ».

« un son de tôle dans le je t'aime »

La versification de Lafontaine est fort adroite en raison de son exploitation soutenue de l'enjambement, induisant aux strophes un phrasé qui rend fluide leur développement, cependant que la disparition des marques ponctuelles renforce l'autonomie du vers. Le texte semble ainsi lutter contre ses propres possibilités de rupture et l'instabilité

produite permet d'arrimer la forme poétique aux réalités qui génèrent l'expression. L'oscillation entre l'articulation et la désarticulation du discours serait un renvoi esthétique à la précarité du quotidien dans Hochelega-Maisonneuve où la violence menace continuellement de briser l'équilibre du quartier et de ses habitants. Un jeu similaire d'alternance s'installe dans l'enchaînement des poèmes, car le recueil intègre aussi de la prose où le souci du réel laisse peu de place à l'esthétisation. Lafontaine mise alors sur la trivialité des formules pour traduire la rudesse journalière : « *J'ai besoin du soir pour être heureux. Quand les bureaux de cartes de crédit sont fermés et qu'Hochelega fume son joint. Dans les rues les autos roulent à 100, les enfants traînent, des télés jouent sur les balcons. Le night life dans ce qu'il a de plus night.* »

Le travail prosaïque comporte toutefois des dangers, en ce sens que la banalité doit être dépassée, subtilement à tout le moins, pour qu'il y ait poéticité. Certains poèmes n'y parviennent pas cependant, d'où le fait qu'aucun transport n'a lieu, c'est-à-dire que le lecteur n'accède pas à la vision renouvelée d'une réalité si bien connue qu'elle demeure fort anodine : « *Je me lève pour de l'eau. La chaise frappe contre la bibliothèque. Il fait trop chaud dans la cuisine. Je rince un vieux verre. Le réfrigérateur crie sa lumière. Reverse un peu d'eau. Vois mon ombre. L'ordinateur toujours ouvert. Muet, transparent et froid.* » Mis à part le « cri de lumière », le poème s'immobilise dans une description télégraphique fade qui contraste avec le reste du recueil dont la richesse iconique ne se dément pas. Le travail ténu de l'image affaiblit ici la puissance du



Nicolas Baier, *Paésine 02*, 2008. Épreuve réversible au jet d'encre, laminée sous acrylique, collée sur aluminium, 76 X 100 cm. Avec l'aimable permission de la galerie René Blouin, Montréal et Jessica Bradley Art + Projects, Toronto.

poème puisqu'il le maintient à distance de l'événement poétique : on cerne mal en quoi l'expression excède ici la simple représentation, sinon qu'elle développe une atmosphère sans véritable impact sur l'enchaînement des textes. Heureusement, ces faiblesses sont très peu nombreuses et elles ne compromettent pas la qualité d'ensemble de l'œuvre.

Nonobstant la violence qu'il recèle, le recueil témoigne d'une affection singulière à l'égard d'Hochelaga-Maisonneuve, une intimité qui est mise en lumière par le titre : *Homa sweet home* transforme l'expression anglophone consacrée en remplaçant le *home* initial par la contraction des premières lettres d'*Hochelaga* et de *Maisonneuve*. Une intimité qui n'est pas étrangère

au choix de la personnification également, puisque la récurrence de cette figure enjoint au lecteur de considérer *Homa* comme un protagoniste : « à 15 ans Hochelaga montre ses seins durs et blancs ses bottes de manga cirées rose lance ses hanches dans tous les yeux brûle la fin d'un joint offre sa liberté / sa toute petite liberté ». En recyclant une expression populaire, le titre insiste sur le lien entre le sujet et sa communauté : le poète revendique ses origines païennes, c'est-à-dire son appartenance à un lieu — une culture et un sol américains. L'essence des poèmes consiste donc à reformuler dans l'espace du langage le rapport au monde du poète qui, sans aucun doute, manifeste la totalité de sa présence sans jamais mettre en péril son unité avec les hommes et les choses.

Jamais le recueil ne nous fait perdre de vue que le poète a élu domicile dans un espace qui captive et nourrit sa sensibilité : « la rue est pour / tout le monde quand je la / cueille sur le bord / de la fenêtre pour lui faire / l'amour avec ma tête / perdu dans sa fourrure / de chatte espagnole le fleuve / se réveille pense / en son limon tout boire / jusqu'au coin de la rue / l'Espérance n'oublie / personne ».

« ensemble on ne peut que jouir »

Homa sweet home peut être considéré comme l'un des meilleurs recueils publiés par les éditions du Noroît dans les dernières années, tant pour son exploitation ingénieuse des ressources du langage qui, en ne s'éloignant jamais du

réel, permet à l'écriture d'en dévoiler les replis, que pour le caractère soigné des formes, c'est-à-dire un vers calibré dont la subtilité brillante se mesure à l'aune de son revers : une prose mate et transparente. Le tout est accompagné d'images photographiques qui respectent les tonalités des poèmes et témoignent avec un léger aspect voyeur du paysage d'*Homa*. Lafontaine semble avoir procédé ici à la synthèse esthétique de ses deux premiers recueils — de *L'ambition du vide* (1997) au *Lieu de l'abandon / Mes êtres* (2006), le vers relayait la prose —, de sorte que son projet d'écriture paraît se développer de manière organique, conscient du chemin parcouru en même temps que « [d]u ciel ouvert à l'infini » au bout de la rue Joliette. ●